



ALENA
SCHRÖDER

La jeune fille à la robe bleue

« Une plongée par les femmes dans
le passé d'une famille allemande. »

Le Monde des livres



ALENA SCHRÖDER

LA JEUNE FILLE À LA ROBE BLEUE

Berlin, 2017.

Le jour où Hannah découvre que sa grand-mère et elle seraient les héritières d'une collection d'art confisquée pendant la guerre par les nazis, elle n'en revient pas.

Non seulement elle n'a jamais entendu parler d'éventuelles racines juives, mais en plus sa grand-mère refuse d'aborder le sujet de son passé...

Déterminée à savoir d'où elle vient, la jeune femme se lance dans une enquête sur sa famille et remonte le fil de sa généalogie. Elle découvre ainsi le destin de son arrière-grand-mère, dans l'Allemagne des années 1920. Prisonnière d'un mariage sans amour, Senta a tout quitté, y compris sa fille, pour vivre la vie dont elle rêvait... Avant que la guerre ne vienne tout bouleverser.

Dans ce roman captivant inspiré de son histoire familiale, l'autrice entremêle les destins de plusieurs générations de femmes, et interroge sur le poids des non-dits et des secrets.

Alena Schröder est une journaliste, chroniqueuse et écrivaine indépendante résidant à Berlin. Elle a étudié l'histoire et les sciences politiques à Berlin et à San Diego, et a fréquenté la célèbre école de journalisme Henri-Nannen. *La Jeune Fille à la robe bleue* est son premier roman traduit en français.

Traduit de l'allemand par Marie-Claude Auger

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-463-2



9 782385 294632

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature
étrangère



www.editionscharleston.fr

Titre original :

Junge Frau, am Fenster stehend, Abendlicht, blaues Kleid

Éditeur original : dtv

© dtv Verlagsgesellschaft mbH & Co., KG, Munich, Allemagne

Publié par l'intermédiaire de l'agence EDITIO DIALOG, Lille,
France www.editio-dialog.com

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

Présente édition :

Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Ce livre est paru en grand format aux éditions Actes Sud en
2022, sous le titre *Jeune fille en bleu, à la fenêtre, au crépuscule*.

ISBN : 978-2-38529-463-2

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Alena Schröder

LA JEUNE FILLE
À LA ROBE BLEUE

Roman

*Traduit de l'allemand
par Marie-Claude Auger*

Chambon

pour mes parents

Avant que sa grand-mère ne se remette à s'occuper de la mort, Hannah devait régler le problème du store.

À la fin de sa visite hebdomadaire à la maison de retraite, c'était un rituel déprimant, et la confirmation toujours renouvelée de ne pouvoir faire, aux yeux de sa grand-mère, les choses les plus simples du premier coup, d'avoir toujours besoin d'une deuxième tentative, voire d'une troisième. Mais bon, elle pouvait se montrer généreuse. Rien de plus facile que d'offrir à une vieille femme fatiguée de vivre, dans une maison de retraite, quelques instants d'un sentiment de pure supériorité.

Affalée dans son fauteuil en cuir qui s'enroulait autour de son dos voûté comme une carapace de tortue, Evelyn observait sa petite-fille avec une frustration croissante et donnait en pointant l'index des instructions sur la façon de régler correctement les stores.

— Plus bas ! C'est trop ! Maintenant, incline-le. Un peu plus ! Non mais, tu le fais exprès, ma fille !

Hannah manipula le cordon et la tige d'orientation jusqu'à ce que le soleil d'octobre qui brillait à travers les lattes de plastique blanc plonge la pièce dans une lumière particulièrement blafarde. Evelyn allait passer le reste de la journée dans cette grisaille, à écouter le tic-tac de ses nombreuses pendules ou à regarder la télévision en attendant la mort, tout en prenant des vitamines et toutes sortes de pilules et de poudres censées prolonger la durée de vie, qu'Hannah lui avait achetées à la pharmacie.

Si elle était sincère, Hannah devait admettre que c'était cette interaction entre le désir de mort et la volonté de survie qui motivait ses visites régulières à sa grand-mère. C'était un sentiment qui les unissait toutes les deux. À la différence qu'Hannah laissait les jours défilier comme si elle contemplait le monde à travers une vitre opale tandis qu'Evelyn, du haut de ses quatre-vingt-quatorze ans, s'accrochait furieusement à la vie, entêtée et insatisfaite, comme si celle-ci avait encore des dettes envers elle.

Tous les mardis, Hannah se rendait à l'extrême ouest de Berlin où sa grand-mère résidait depuis quelques années. C'était aussi le jour où elle restait à la bibliothèque jusqu'en début d'après-midi, à faire semblant de rédiger sa thèse de doctorat. Le jour où, après avoir passé des heures les yeux rivés sur la page blanche de son document intitulé « Doct. Version 1 », elle pouvait refermer son sac et quitter la bibliothèque avec un but précis.

Elle traversait la Potsdamer Platz, prenait la ligne 2 jusqu'à la Theodor-Heuss Platz, se rendait à la pharmacie juste à côté de la boutique Fleurs 2000, achetait les produits Doppelherz, des gélules d'acide folique, des bonbons vitaminés et des capsules de ginseng, prenait le bus pour la périphérie de la ville

et se soumettait à la chorégraphie routinière de ces visites.

Situé un peu plus bas dans la Heer Straße, avec la Havel en face et le cimetière militaire dans le dos, le Palais des seniors faisait tout pour ressembler à un hôtel de banlieue plutôt qu'à une maison de retraite. L'entrée du bâtiment fonctionnel de trois étages était flanquée d'un large auvent en verre sous lequel pouvaient être disposés des compositions florales variant selon la saison, ainsi que des objets décoratifs tels que, puisqu'on était en octobre, une douzaine de colcoques à côté d'une laitière. Dans le hall, Hannah salua le pianiste qui jouait toujours le même air de Richard Clayderman sur le piano à queue où on avait disposé également un tas de colcoques. Elle sourit aux deux dames qui écoutaient cette rengaine et prit au passage, sur le comptoir du hall, un flyer énumérant les activités et événements hebdomadaires : concerts de piano et conférences dans l'auditorium de la maison, répétitions de chœurs sous la direction d'un chef de chœur à la retraite, cours d'aquarelle, clubs de lecture et aquagym dans des bassins thérapeutiques – qui étaient censés distinguer le Palais des seniors d'une maison de retraite ordinaire.

Par une sorte de défi, Evelyn ne participait à aucune de ces activités, de même qu'elle ressentait une certaine fierté, en dépit de ses moyens, à ne pas chauffer sa chambre. Prendre part à une de ces distractions eût été pour elle une sorte de capitulation, une diversion grossière à la vanité de son existence. Le fait que la nourriture soit à peu près acceptable, que sur sa porte figure une plaque avec « Dr. med. Borowski », que le personnel s'adresse toujours à elle en l'appelant docteur suffisait à justifier la somme

qu'elle versait chaque mois pour sa chambre au Palais des seniors.

Hannah prit l'ascenseur et monta au deuxième étage, avec son flot d'effluves, d'urine, de produits désinfectants et de nourriture de la cantine. C'est fou, pensa-t-elle, que dans une maison de retraite, avec quelques accessoires de déco du genre maison de campagne et du mobilier de valeur, on puisse faire oublier tout un tas de choses, mais pas cette odeur insupportable. Elle longea le couloir jusqu'à la dernière porte, sonna et entendit sa grand-mère s'extraire péniblement de son fauteuil pour venir lui ouvrir la porte en soupirant et en s'aidant de sa canne.

— Tu es en retard, lança Evelyn en guise d'accueil, sur ce ton tranchant qu'elle avait perfectionné au cours des années, ne serait-ce que pour contredire ce que son regard exprimait.

Hannah savait combien, des journées entières, sa grand-mère attendait ses visites, les désirait et les appréciait, même si elle essayait de faire semblant d'accorder à sa petite-fille la grâce d'une audience. Elle embrassa Evelyn sur la joue, la prit par le bras et la ramena lentement jusqu'à son fauteuil. Posa son butin pharmaceutique sur la table basse, enleva son manteau et s'assit en face d'Evelyn pour l'allocution hebdomadaire.

— Ma fille, ça suffit, je n'en peux plus. Je ne sais pas pourquoi ce calvaire dure si longtemps. J'en ai assez de tout ça. Je ne regarde même plus les infos. C'est n'importe quoi.

Hannah adressa à sa grand-mère un sourire censé exprimer toute sa compréhension et sa confiance.

Elle était un peu émue parce que, manifestement, Evelyn s'était habillée pour sa visite. Le coiffeur à

domicile avait fait un brushing à ses cheveux blancs et fins et les avait fixés avec de la laque dont Hannah avait senti l'odeur en l'embrassant. Et le matin, les aides-soignantes avaient mis à Evelyn un des chemisiers couleur corail qu'Hannah lui avait achetés au KaDeWe¹. Autour de la broche en or en forme de feuille de ginkgo se détachait une constellation de taches de sauce, et en son for intérieur Hannah se réjouit à l'idée que le jeune garçon qui avec d'autres, dans le cadre de son « année de service social » comme objecteur de conscience, apportait sa contribution au travail à la maison de retraite « parce que les personnes âgées, c'est super intéressant », avait dû essayer de mettre la serviette non pas sur les genoux de sa grand-mère, mais autour de son cou. Evelyn l'avait certainement foudroyé du regard car, elle, on ne lui mettait pas de bavoir autour du cou comme à un bébé.

— Ils ont embauché un nouvel aide-soignant, une vraie pipelette, tu n'imagines pas. Comme si j'avais besoin qu'on parle avec moi. Qu'ils me laissent crever tranquillement dans mon coin, c'est pour ça que je les paie, rien d'autre. Pourquoi ne m'as-tu pas apporté les comprimés d'acide folique qui contiennent aussi de la vitamine B12 ? Ils ont toujours cette combinaison, normalement, non ?

— Il n'y en avait plus, mamie. Je t'ai pris le programme des réjouissances.

— Je n'en ai pas besoin. Que veux-tu que j'en fasse ? Bricoler et chanter comme au jardin d'enfants,

1. Le KaDeWe (abréviation de Kaufhaus des Westens, Grand Magasin de l'Ouest) est le plus célèbre grand magasin d'Allemagne. Il a ouvert ses portes à Berlin en 1907. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

avec rien que des vieux. Quand je les vois aux repas, ça me suffit. Est-ce que tu as enfin fini ton doctorat ?

— J'y travaille, mamie. J'ai encore besoin d'un peu de temps.

Un jour, il y a quelque temps, Evelyn lui avait demandé quel était le sujet de sa thèse et Hannah avait répondu, de mauvaise grâce : « Transcendance et utopie dans l'œuvre de jeunesse de Georg Distelkamp ». Evelyn avait marmonné que ce sujet lui paraissait stupide, comme tout le projet d'ailleurs. Un titre de docteur qui ne relevait pas de la médecine et qui impliquait de traîner pendant des années dans des bibliothèques et des archives de littérature allemande, à ses yeux, ça n'avait pas de sens. Dans son for intérieur, Hannah lui donnait raison, toute cette entreprise était absurde, mais c'était mieux que rien. Et c'était le moyen le plus simple de continuer à faire partie de la vie de son directeur de thèse avec qui elle avait couché une fois et recommencerait à la première occasion.

Evelyn en avait fini de son lamento, de son inspection des produits de la pharmacie, de son bref interrogatoire sur sa thèse, il fallait maintenant qu'Hannah remonte les cinq pendules réparties dans la chambre, puis arrose soigneusement la rangée d'orchidées et enfin, pour clore le tout, l'adversaire d'une fin de partie : le store.

La visite d'Hannah était alors terminée. Normalement, elle aurait vite embrassé sa grand-mère avant de partir et refermé la porte de la chambre derrière elle avec un mélange de soulagement et de gêne, mais son regard tomba sur la petite table basse en verre à côté du fauteuil d'Evelyn. Il y avait, comme toujours, le *Hörzu*. Et dans le magazine, comme pour marquer la page, une lettre avec des

timbres apparemment étrangers et un cachet de la poste en caractères hébraïques.

— Qui est-ce qui t'écrit d'Israël, mamie ?

— Personne.

— Comment ça, personne ? Tu n'as pas lu la lettre ?

— Si.

— Alors ? Qu'est-ce qu'elle te dit ?

— Des vieilles histoires.

— Quelles vieilles histoires ?

— Je ne veux rien avoir à faire avec tout ça.

— Mais pourquoi ?

— Allume-moi la télé.

— Mamie, quelles vieilles histoires ?

Evelyn fixa un instant Hannah, d'un air perplexe et las, comme si elle pesait le pour et le contre. Elle aurait dû jeter cette lettre, tout simplement, maintenant c'était trop tard. De toute manière, Hannah n'allait plus la lâcher, elle n'avait qu'à s'occuper elle-même de tous ces vieux trucs. Cette montagne de souvenirs née des décombres qu'au cours des décennies elle avait soigneusement entretenue, comme le Sénat berlinois l'avait fait de la Teufelsberg, la montagne artificielle dite la « montagne du Diable » construite avec les débris de la Seconde Guerre mondiale et sur laquelle elle pouvait voir de sa fenêtre, les jours de beau temps, le sommet des coupoles blanches de l'ancienne station d'écoute américaine.

— La télé, ma fille.

Hannah comprit le marché, appuya sur le bouton « ON » usé de la télécommande et zappa jusqu'à ce qu'elle tombe sur un documentaire sur les bébés animaux nés au printemps dans les deux zoos de Berlin.

— À la semaine prochaine. Et en attendant, s'il te plaît, ne meurs pas, OK ? murmura-t-elle à l'oreille d'Evelyn.

Elle lui posa la télécommande sur les genoux et en profita pour attraper la lettre. Impassible, Evelyn garda les yeux fixés sur les images scintillantes de bébés éléphants et de poulains zèbres, et tandis qu'Hannah se dirigeait vers la porte, elle monta le son pour ne pas entendre sa petite fille refermer la porte derrière elle.

2

Warnemünde 1922

Un après-midi de septembre d'une beauté brutale, le ciel bleu, la mer d'huile et le chœur moqueur des mouettes.

— Vent de terre, pensa Senta. Bien fait pour moi.

À l'ombre de son fauteuil de plage en osier, elle venait pour la deuxième fois de vomir dans un creux dans le sable et tant que le vent ne tournait pas, au lieu de l'air marin mêlé d'algues et de sel, ce serait l'odeur amère de sa détresse qu'elle sentirait.

Lorsque Ulrich avait loué pour elle sur la promenade de Warnemünde un de ces horribles fauteuils de plage dans lesquels personne ne pouvait s'asseoir confortablement – il croyait lui faire plaisir, bien sûr –, elle avait mollement protesté, mais il avait coupé court, de la façon chevaleresque qui lui était propre, comme si elle n'exprimait pas ainsi son souhait mais voulait juste décliner par modestie sa généreuse proposition. Une dame, enceinte de surcroît,

et plus encore sa fiancée, ne devait pas s'asseoir ni surtout se coucher par terre, mais se tenir droite, bien enveloppée dans sa robe de fin d'été occultant son ventre, et profiter du bon air marin. Car Ulrich était un homme bon, attentionné et généreux.

Une sacrée bonne prise.

Quelle chance elle avait, songeait vaguement Senta. Et qu'elle était malheureuse.

S'allonger simplement, ce serait merveilleux. Loin de ce fauteuil en osier, beaucoup plus près de l'eau, sans couverture, à plat ventre. Une oreille dans le vent et l'autre sur le sable chaud, à écouter les grains de sable s'écouler, les orteils enfoncés jusqu'au point où le soleil ne chauffe plus le sable. Comme avant avec Lotte. À l'époque où il n'y avait pas un jour, et surtout pas d'excursion à la plage, sans sa meilleure amie. Où leurs vies et leurs pensées étaient si imbriquées qu'elles ne pouvaient concevoir une journée l'une sans l'autre. Sur les chemins de terre de leur enfance à la périphérie de Rostock, à proximité des chantiers navals, là où les blocs d'habitation en briques cédaient le pas aux petits pavillons de banlieue, elles étaient les deux filles sans père, le père de Senta était mort de la grippe et celui de Lotte s'était noyé en pêchant. Et elles étaient les deux seules filles aux cheveux noirs, les deux « noiraudes » dans une meute d'enfants nordiques aux crinières blondes.

— Vous deux, ça devait être le même Gitan ! avait crié un jour le vieux Strihlow dans leur dos quand il les avait surprises en train de voler des groseilles dans son jardin.

Et plus que de la colère et ou de la honte, elles avaient ressenti alors une joie fébrile à l'idée que le vieux Strihlow pourrait avoir raison et qu'elles étaient vraiment sœurs.

Et maintenant, Lotte avait pris ce matin le train pour Berlin. Seule. Avec un petit sac de voyage, sa machine à écrire et ses économies, et en tête, l'adresse d'une vieille dame qui louait une chambre à proximité de la station de métro Hallesches Tor.

Elle commencerait par se faire couper les cheveux, avait-elle dit à Senta en partant. Et elle avait promis de lui écrire très souvent et de revenir au plus tard pour le mariage dans quelques semaines, si elle avait gagné entre-temps assez d'argent pour se payer le billet de train.

Senta n'était pas allée à la gare, elle se sentait trop malheureuse et l'idée de voir Lotte s'en aller par ce train dans lequel elles avaient voulu voyager ensemble lui était insupportable. À la place, Ulrich l'avait emmenée dans son Adler décapotable à Warnemünde où il devait retrouver sur la plage son ancien camarade pilote de chasse. Le voyage et l'air frais lui feraient du bien, avait-il déclaré, surtout à son fils. Car l'enfant dans le ventre de Senta devait être un garçon, pour lui, cela ne faisait aucun doute. Un homme comme lui, un pilote de chasse, un as et un héros de guerre, porteur de la croix de fer et membre de l'ordre Pour le Mérite, un patriote et un descendant d'une vieille famille de Junkers¹, un homme comme lui engendrait des fils. Et le fait que Senta ait des nausées depuis des semaines déjà était le signe évident qu'un solide gaillard se développait dans son corps de jeune fille de dix-huit ans. C'est ce que lui avait expliqué la sœur d'Ulrich et elle s'y connaissait.

Le trajet sur la route cahoteuse en direction de la côte avait été une torture pour Senta. Les secousses et l'odeur particulière d'essence qu'elle avait toujours

1. Jeune noble allemand, fils de propriétaires terriens, qui servait dans l'armée.

tant aimée aggravaient encore sa nausée, ils durent s'arrêter deux fois pour que son estomac se calme. Ulrich, d'habitude si sûr de lui au volant, avait l'air nerveux et agacé, il faisait grincer les vitesses dans l'embrayage comme pour punir le moteur de l'atmosphère tendue qui régnait entre eux. Alors que récemment ce trajet en voiture avait été leur plus grand plaisir. Senta avait aimé la vitesse, le vent, les amples virages, la présence de cet homme blond qu'elle regardait, sûr de lui, à ses côtés.

— Si tu m'avais vu piloter, petite ! lui avait-il dit quand il avait remarqué ses regards.

Et cela lui avait plu.

Petite.

Alors qu'elle n'avait jamais été « petite », mais toujours « la grande ». L'aînée de cinq sœurs, toujours une tête de plus que ses camarades d'école, la « grande perche » aux pommettes hautes, « Köhler la noire ».

Senta n'était nullement petite, elle n'avait rien d'une poupée, elle s'était même habituée à marcher un peu courbée, à rentrer la tête dans les épaules pour ne pas se faire remarquer. « Tiens-toi droite ! » lui lançait tous les jours sa mère en la voyant partir. Et parfois elle y arrivait. Quand elle s'imaginait la vie qu'elle voulait mener. Quand elle aurait fini l'école et partirait avec Lotte pour Berlin. Pour gagner de l'argent, ne plus devoir fumer en cachette derrière le poulailler à l'abri du regard de ses sœurs cadettes. Non, dans la grande ville, elles pourraient fumer en faisant de grands gestes aux yeux de tous. Elle s'imaginait Lotte et elle dans des cafés et des salons, avec des cheveux noirs coupés court et un de ces tailleurs qu'elle avait vus dans le journal. Elles apprendraient à danser le shimmy et à faire toutes ces choses que les gens de Rostock désapprouvaient. À Berlin, elles

ne seraient plus « les noiraudes », mais deux jeunes femmes avec une aura mystérieusement sombre, elles parleraient art et politique, et les jours de soleil, elles flâneraient sur le Kurfürstendamm ou assisteraient à des courses de chevaux. Elles travailleraient un moment comme secrétaires, leurs mères avaient longtemps économisé pour leur acheter à chacune une machine à écrire sur laquelle elles avaient appris à taper seules. Mais un jour, elles seraient écrivaines ou actrices. Ou les deux. Et tout en rêvant de son futur moi, Senta s'étirait, levait le menton et parfois, sans s'en apercevoir, tirait une bouffée d'une cigarette imaginaire, le bras parfaitement dans l'angle, les doigts légèrement écartés, le regard perdu au loin, théâtrale. Comme sur une photo.

Cela avait dû être à peu près comme ça la première fois qu'Ulrich avait vu Senta, dans un moment d'absence après deux ou trois verres de liqueur, le soir de la Saint-Sylvestre dans la salle des fêtes de la marine. Deux camarades d'école qui avaient des relations familiales avec la marine avaient emmené Senta et Lotte, et leurs mères n'avaient protesté que faiblement, plus par principe que par conviction car, enfin, c'était la Saint-Sylvestre et pourquoi deux jeunes filles ne devraient-elles pas s'amuser, surtout en bonne compagnie. Elles s'étaient mises sur leur trente et un, avaient mutuellement relevé leurs cheveux, forcé un peu sur le rouge aux joues, n'avaient pas tardé à se débarrasser de leurs accompagnateurs qui préféraient de toute manière aller se soûler, et écoutaient maintenant l'orchestre qui enchaînait les tubes et dont on disait qu'il jouait aussi du jazz, peut-être plus tard.

Elles avaient ignoré un certain temps les piètres avances d'un jeune homme ivre en uniforme de

marin, puis Ulrich avait marché vers elles, de cette démarche légèrement guindée, soldatesque, torse bombé, menton dressé, et demandé « si on importunait ces dames ». Sans même attendre la réponse, il avait tout simplement repoussé le type qui ennuyait Lotte et Senta avec des histoires d'aventures inventées d'une guerre qu'il était bien trop jeune pour avoir connue. Ulrich, en revanche, cela s'était vite révélé évident, connaissait la guerre. Et pas seulement. Il était un de ses héros, un de ceux que le service rendu à la patrie illuminait plus que la défaite ne pouvait les affecter. Le groupe de jeunes gens et de jeunes femmes qui s'était déjà rassemblé autour de lui auparavant ne tarda pas à venir le rejoindre, entraînant Senta et Lotte dans le cercle et priant bruyamment Ulrich de raconter une fois de plus comment c'était, à l'époque, la Fliegertruppe¹, l'escadrille de Richthofen², les grands combats aériens au-dessus des Flandres. Il ne fit qu'une seule fois, par modestie, un signe de refus, comme s'il ne voulait pas « ennuyer ces dames », déclenchant des rires joyeux : qui cela pourrait donc ennuyer qu'un héros de l'aviation, un compagnon de lutte du « Baron rouge » Richthofen, raconte ses exploits aériens ? Il avait abattu plus de trente avions ennemis, avait été un des derniers à recevoir de la main de l'empereur le « Pulämmeritt »³.

Et Ulrich raconta ses vols, le vent glacial sur son visage, l'avion qui tombait en vrille, se redressait, la

1. Force aérienne de l'armée allemande pendant la Première Guerre mondiale.

2. Célèbre escadrille de chasse de la Première Guerre mondiale, dans laquelle servit l'as Manfred von Richthofen (dit « le Baron rouge »).

3. L'insigne Pour le Mérite.

tension lorsque, dans un combat aérien, le crépitemment des mitrailleuses ennemies retentissait derrière lui, et l'euphorie du tir quand on avait enfin en joue le misérable Anglais ou Français, une main sur le manche à balai, l'autre sur la mitrailleuse de son Fokker, le vrombissement du moteur quand l'avion ennemi s'abattait, en feu, et disparaissait sous le sien dans le vide, le soulagement quand lui, le chef d'escadrille, avait ramené tous ses hommes sains et saufs à terre.

— Buvons à nos courageux soldats allemands, cria un des auditeurs et tous levèrent leur verre.

Lotte leva à plusieurs reprises discrètement les yeux au ciel et chercha à entraîner Senta, elle n'avait pas envie d'écouter des histoires de soldats. Mais Senta l'ignore, soûle de liqueur et des histoires kitsch de couchers de soleil au-dessus des nuages, d'étoiles, de lumières de la ville et de vols de nuit d'Ulrich, puis ils dansèrent, et Senta jubila en voyant les regards des autres jeunes filles. Pourquoi elle ? Pourquoi est-ce qu'elle, justement, pouvait danser avec le héros de l'aviation ? Senta s'était redressée, comme sa mère le lui avait inculqué, avait rejeté ses épaules en arrière, relevé la tête en se laissant entraîner sur la piste par Ulrich, un peu raide.

Ce n'est que peu avant minuit, lorsque tous sortirent regarder le feu d'artifice, que Senta s'aperçut que Lotte avait disparu. Et avec le recul, elle eut honte que cela lui ait été égal. Car elle était avec l'homme le plus convoité de la soirée, elle « Köhler la noire », il lui passa le bras autour des épaules, salua avec elle l'année 1922 et lui proposa de la ramener en voiture chez elle.

— Nous pourrons remettre ça souvent, petite, lui dit-il en guise d'adieu.

— Volontiers, répondit-elle, et c'est ainsi que tout commença.

Ulrich vint la chercher souvent avec son Adler verte aux sièges en cuir rouge, du dernier chic, toujours rutilante. Après la guerre, il avait fait affaire avec un vendeur de voitures de Rostock car évidemment, en tant que pilote, seule la marque Adler entraînait pour lui en ligne de compte, et en tant que commerçant, on devait s'identifier avec la marchandise.

Ils firent de longues excursions à la mer, s'embrasèrent dans les dunes et Senta oublia Berlin, Lotte et leurs projets ; elle prit plaisir à l'idée d'être pour quelqu'un comme Ulrich la « petite ». Au début, Lotte lui demandait encore, quand elles se retrouvaient, comment ça allait avec son « héros de pilote », mais le ton sarcastique de Lotte déplut à Senta qui lui reprocha d'être jalouse et par la suite Lotte l'évita. Ce qui arrangeait bien Senta qui avait mauvaise conscience et pas envie d'explications, elle jubilait de les voir tous ouvrir de grands yeux chaque fois qu'Ulrich s'arrêtait devant chez elle en voiture et que les voisines tendaient le cou et se demandaient sûrement ce que ce monsieur lieutenant d'aviation pouvait bien trouver à cette grande perche maigre de surcroît.

Et par un des premiers jours de printemps vraiment chauds, ils firent de nouveau une excursion à la mer et elle lui demanda pourquoi il s'était engagé dans l'aviation pendant la guerre. Le regard d'Ulrich changea, il se racla la gorge à plusieurs reprises comme si les mots se bloquaient dans sa poitrine, refusant de sortir. Puis il se mit à raconter ses premiers mois au front. Au début, ils n'avaient pas voulu de lui à l'armée, à seize ans, il était trop jeune pour se battre pour la patrie. Et puis son père

était intervenu en haut lieu pour qu'ils acceptent de le prendre. Artilleur, il avait couché dans la boue, trempé, il avait eu les pieds purulents, enflammés à force de marcher. Partout des rats rongeaient les morts qui gisaient, sans sépulture, dans la campagne, et une fois, de garde la nuit, il avait observé un chien redevenu sauvage porter dans sa gueule un bras qui avait encore une chevalière au doigt. Et il s'était dit : pourvu qu'il n'avale pas la chevalière, le pauvre chien. Et autour de lui, de jeunes hommes, sous le feu des mitrailleuses, appelaient leurs mères et regardaient, incrédules, leurs ventres explosés, retenaient les intestins, alors, lui, il ne voulait qu'une chose, partir loin de cette gadoue, de cette merde, de ce carnage, de préférence dans le ciel, à l'air, aussi loin que possible de ce chaos boueux, sanglant, nauséabond.

Jusqu'à ce que l'occasion se présente : un officier bien intentionné qui connaissait son père l'avait recommandé à la Fliegertruppe et c'est comme ça qu'il était devenu un héros de l'aviation bardé de décorations alors qu'il se considérait comme un lâche.

— Ceux qui crèvent en bas, dans la boue, ce sont eux les héros, petite. Moi je survole simplement tout ça, et s'ils m'avaient eu, ç'aurait été vite, et on m'aurait enterré avec les honneurs militaires, et pas mis en terre simplement, n'importe où.

Sa voix s'était brisée, il avait retenu un sanglot et Senta s'était jetée dans ses bras, l'avait serré contre elle. Oh, avec le recul, comme elle se méprisait pour cet élan, cette émotion factice, gluante qui l'avait saisie parce que cet homme apparemment si fort s'était confié à elle et avait pleuré des larmes viriles dans son cou, voulant qu'elle le console, et pour finir avait glissé ses mains, résolument, sous sa robe d'été. Ils

étaient tombés sur la dune, avaient enlevé tant bien que mal leurs vêtements et tout était devenu chaud et doux et puis étroit, torride, pressant, Senta fixait les tiges de roseaux des sables au-dessus d'elle pour ne pas voir le visage exténué, bouffi de larmes d'Ulrich, et elle se demandait si c'était ça, cette chose dont tout le monde faisait toute une affaire, cette chose si monstrueuse et interdite qui, en fin de compte, n'avait rien de vraiment renversant.

Ce soir-là, quand elle ouvrit la porte de chez elle, sa mère donna à Senta la toute première gifle de sa vie. Une gifle telle que les petits grains de sable de la Baltique ruisselèrent de son chignon ébouriffé sur le parquet et Senta se demanda pourquoi sa mère pouvait lire comme un aveu sur son visage.

Lorsque Senta eut du retard dans ses règles et ressentit peu à peu ce que cela signifiait, elle s'en alla pleurer derrière le tas de compost avec Lotte. Elle avait été bête, bête, bête et maintenant, il était trop tard. Lotte avait entendu parler d'un breuvage que l'on pouvait préparer pour faire partir l'enfant, de l'huile de ricin, de la poudre à récurer et de la menthe dans les bonnes proportions, c'était important, sinon on s'empoisonnait. Elle avait aussi entendu parler d'une faiseuse d'anges, mais elle demandait beaucoup d'argent et à la fin on se vidait de son sang. Ça n'en valait pas la peine. Senta allait le dire à Ulrich et, qui sait, il l'épouserait peut-être. Sauf que, pour Berlin, c'était raté. Lotte devrait y partir seule.

Quand Senta annonça à Ulrich qu'elle était enceinte, il tourna les talons, sans un mot, et partit. Il la planta là, au milieu de la Doberaner Platz, où ils étaient souvent allés se promener tous les deux, et cela ne l'étonna pas outre mesure. Elle ne serait donc pas sa « petite » et bien qu'un plus grand degré de

désespoir eût été de mise, cela ne lui fit pas grand-chose. Elle ne se sentit même pas soulagée quand, trois jours plus tard, l'Adler verte aux sièges en cuir rouge s'arrêta devant sa porte et qu'Ulrich en descendit, très sérieux, en costume, pour présenter ses hommages à sa mère et lui demander la main de Senta.

— Eh bien, si ma fille le veut, dit la mère de Senta.

Ulrich répondit : « Elle le veut ! » et Senta acquiesça de la tête, sans rien dire. Évidemment qu'elle le voulait, elle n'avait guère le choix, maintenant, avec un enfant dans le ventre dont elle n'avait même pas eu besoin de parler à sa mère. Celle-ci l'avait pourtant deviné et s'y était résignée, imperturbable. Elle avait élevé seule cinq filles et, avec sa maigre retraite de veuve, divers petits boulots et un certain talent pour la spéculation boursière, elle avait réussi à nourrir tout son petit monde pendant les années d'inflation, alors, s'il le fallait, un enfant sans père ne changerait pas grand-chose.

— Ma pauvre petite idiote, dit-elle à Senta le soir en lui souhaitant bonne nuit et en lui caressant la joue. Es-tu au moins vraiment amoureuse ?

Senta ne le savait pas vraiment. Elle était amoureuse du regard qu'Ulrich posait sur elle. Car il avait vu un côté d'elle qu'elle aurait aussi voulu être, mais dont elle était en réalité bien loin. Il avait éveillé en elle le sentiment qu'elle pouvait choisir entre deux existences. Une avec Lotte à Berlin, libre et responsable uniquement d'elle-même. Et une vie où elle ne serait que la passagère parce que l'homme à ses côtés s'occuperait de toutes les choses compliquées et difficiles. Maintenant elle n'avait plus le choix et, pire, elle devrait lui être reconnaissante. Pour toujours. Il aurait pu trouver mieux, mais au lieu de ça, il se comportait en homme honorable et loyal, il assumait

la responsabilité de ses actes, acceptait son destin. Quelle chance elle avait. Plus qu'elle ne le méritait. Et tous pouvaient le voir. Elle, « Köhler la noire », avait conquis un héros de guerre. Un homme qui avait encore tous ses membres, qui s'en était sorti sans blessures graves et l'avait installée dans un fauteuil de plage en osier d'où elle pouvait jouir d'une vue dégagée sur lui et son camarade. Deux hommes au bord de l'eau qui lançaient des pierres sur les mouettes et faisaient les fous, comme des gosses.

Enfin le vent tourna et lui fit face. Senta ferma les yeux, goûta le sel léger de la Baltique et pensa à Lotte, dont le train devait être entré en gare depuis longtemps. Lotte, qui allait bientôt disparaître dans le tourbillon de la grande ville et se fondre dans ce nouveau monde mystérieux. Qui se mettrait au travail et ne viendrait sûrement pas à son mariage, lequel devait déjà avoir lieu dans trois semaines, vite, tant qu'elle pouvait encore cacher son ventre. Lotte ne tarderait pas à l'oublier, elles mèneraient deux vies différentes et personne ne comprendrait combien Senta enviait Lotte pour la sienne.

L'enfant dans son ventre, c'était pour elle comme un poisson rouge qui donnait de petits coups à droite et à gauche du bocal. Senta inspira profondément l'air marin dans ses poumons, luttant contre une autre vague de nausée et de chagrin.

— Tu en fais une tête, petite ! lui lança Ulrich en courant vers elle, pieds nus, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, joyeux et hors d'haleine. C'est à cause de ta robe ? Ne t'inquiète pas pour ta robe de mariée, tout sera prêt à temps, ne te casse pas ta petite tête. Et maintenant, viens, on rentre à la maison.